



Un miracle survient parfois au milieu des décombres

Séisme en Turquie et en Syrie

Les sauveteurs turcs et étrangers travaillent sans relâche pour trouver des survivants. C'est de moins en moins probable quatre jours après le séisme.

Killian Cogan Iskenderun

Merve Aydin, la trentaine, scrute soucieusement les restes de cet immeuble broyé par les secousses dans le quartier de Mustafa Kemal à Iskenderun (Alexandrette), ville de l'extrême sud de la Turquie au bord de la Méditerranée. Trois jours après le séisme qui a secoué le pays, cinq membres de sa famille sont encore coincés sous les gravats. Une fumée noire et épaisse tache le ciel bleu éclatant. Elle émane du port de la ville où, lundi, des containers de pétrole industriel ont pris feu.

À quelques mètres du bâtiment en miettes sont garés deux véhicules: une ambulance et un corbillard. Autour règne un silence de plomb. On cherche à entendre les voix des victimes enfouies sous les gravats. Entre deux pelleteuses, les secouristes poursuivent leurs efforts sans relâche. Soudain, en ce milieu d'après-midi, c'est l'exaltation. Les applaudissements retentissent. Une dizaine de sauveteurs

ont pu extirper Taner, 65 ans, le père de Merve, des gravats. Il est vivant. Des soignants le couchent sur un brancard et l'acheminent vers une ambulance.

«Nous avons passé treize heures à essayer de l'extraire, explique Cem, un sauveteur volontaire de 39 ans. Il va bien, et n'a souffert d'aucune fracture. Que des blessures mineures.» Un miracle. Cem est mobilisé sur le site depuis lundi. Il n'a pas fermé l'œil depuis quarante-huit heures. «Les soixante-douze premières heures sont cruciales, car presque tous les gens en bonne santé peuvent survivre sans eau ni nourriture pendant ce laps de temps», révèle-t-il.

Pas de housse mortuaire

Lui et son équipe ont été rejoints mardi soir par une quarantaine de pompiers espagnols qui, depuis, leur prêtent main-forte. Ils ont amené des équipements et une dizaine de chiens dressés pour détecter les survivants en vie parmi les décombres. Secouristes turcs et espagnols se félicitent pour cette victoire en se prenant dans les bras.

Mais, à peine quelques minutes plus tard, un autre groupe de sauveteurs sort d'une cavité creusée dans le tas de gravats afin d'extraire les disparus. Les murmures se répandent dans la foule. Un cri déchirant perce le silence. Merve tombe à genoux sur le sol. Des proches l'assoient

sur une chaise en plastique. Elle s'évanouit.

Les secouristes espagnols ont trouvé l'un de ses frères de 35 ans. Contrairement à son père, il n'a pas survécu. Faute de housse mortuaire, son corps est enroulé dans une couette qu'un groupe de secouristes turcs et espagnols portent jusqu'au corbillard.

Plus loin, une famille syrienne sanglote doucement. Il y a huit ans, ils ont quitté Alep pour Iskenderun. «Le père de mon mari est encore coincé dans les décombres», explique Amina, 32 ans. Près d'elle se tient sa belle-mère. Ces femmes ont les yeux rivés sur les chiens sauveteurs qui se fraient un chemin entre les plaques de béton, les matelas et la faïence brisée.

Elles gardent espoir, même si la situation n'augure rien de bon. Car ces chiens, dressés pour sentir la vie, ne détectent plus rien sous les débris. «On a subi la guerre pendant six ans, mais en une journée, on a vécu pire encore», lâche Amina, exténuée.

Enfant de 3 ans

Taner Aydin, quant à lui, a été transporté dans l'un des hôpitaux de la ville. «Je n'arrive pas à y croire. Dieu m'est venu en aide», souffle-t-il d'une voix cassée, alors que des infirmières lui mettent une perfusion. «Des bidons d'eau ont amorti le choc des blocs de béton et des briques. J'ai lutté de toutes mes forces pour survivre. J'ai crié jusqu'à ce que l'on m'entende, et maintenant je suis là, devant vous», poursuit Taner, incrédule.

«Parfois, il y a des miracles comme ça», glisse Erkan Kekkül-üoglu, 49 ans, l'urgentiste qui l'a pris en charge. Il est arrivé de Giresun, une ville des bords de la mer Noire, lundi, avec 130 autres soignants et 25 ambulances. «Ce matin, on s'est occupé d'un bébé de 3 ans qui a été retrouvé dans les débris d'un immeuble. Il est resté coincé pendant près de soixante heures. Ses deux parents ont péri, mais lui est en parfaite santé», se réjouit-il en montrant une photo de cet enfant couché dans un lit d'hôpital sur son téléphone portable.

Taner, le visage couvert de bleus, est encore sous le coup de l'émotion: «La vie est douce», dit-il.

«J'ai lutté de toutes mes forces pour survivre.»

Taner Aydin,

extrait des décombres

«Nos chiens essaient d'aller au plus près des victimes»

● Le violent séisme qui a frappé la Turquie et la Syrie lundi a fait plus de 20'000 morts, selon un dernier bilan. Sur place, les équipes de secours ne perdent cependant pas espoir. Arrivés mardi matin avec les 80 spécialistes de la Chaîne suisse de sauvetage dans le district de Hatay, près de la frontière syrienne, les chiens s'activent dans les décombres à la recherche de survivants.

La Société suisse des chiens de recherche et de sauvetage Redog a déployé au total 22 spécialistes et quatorze chiens. Douze spécialistes et huit chiens travaillent avec la Chaîne suisse de sauvetage. Une deuxième équipe mène des opérations conjointes avec l'organisation de sauvetage turque GEA.

Ensemble, les sauveteurs de GEA et ceux de Redog ont pu sortir jusqu'à présent 28 rescapés. La Chaîne suisse de sauvetage, de son côté, en a sauvé neuf. Joint sur place ce jeudi, le vice-président de Redog, Benjamin Tissot-Daguette, nous dresse le tableau de la situation.

Quelles sont les conditions de travail?

Le plus grand danger, ce sont les répliques. Il y en a eu plusieurs depuis lundi, et elles peuvent agir à chaque instant sur la structure qui reste. C'est pour cela que les ingénieurs de la Chaîne suisse de sauvetage assurent la sécurité. Les destructions sont très importantes. Lorsque nous sommes arrivés, les gens étaient livrés à eux-mêmes, mais l'infrastructure commence à

se mettre en place. L'autre difficulté, c'est le froid. Même si les journées sont relativement douces, les nuits sont glaciales. Personnellement, c'est ma deuxième intervention après le séisme de Katmandou en 2015, et l'ampleur des dégâts est vraiment gigantesque.

Comment travaillent les chiens?

Nos chiens sont des labradors, des malinois ou encore des border collies, qui ont une formation de trois à cinq ans. Ils sont envoyés dans les décombres et cherchent les émanations d'odeur humaine. Ils essaient d'aller au plus près de cette odeur et nous préviennent en aboyant et en grattant l'endroit. Ensuite, les sauveteurs de la Chaîne suisse de sauvetage prennent le relais. Il faut creuser, voir si la personne peut



nous répondre, renvoyer le chien parfois pour se rapprocher encore de la victime. Les locaux nous donnent des indications précieuses pour repérer les personnes ensevelies. Nous comptons aussi parmi l'équipe deux experts en localisation technique avec des caméras et des appareils acoustiques.

Comment s'organise le repos?

Nous sommes divisés en deux équipes et travaillons par rotations de douze heures par équipe, ce qui permet aux chiens de se reposer.

Quels sont les espoirs de retrouver des survivants?

Il peut toujours y avoir des miracles, mais les deux, trois premiers jours sont vraiment cruciaux. Après huitante heures, retrouver des gens en vie devient très peu probable. **Virginie Lenk**



Benjamin Tissot-Daguette, vice-président de Redog, avec le chien «Fantasio». EDA



Des secouristes recherchent le moindre signe de vie, l'oreille collée contre les blocs de béton d'un immeuble effondré à Iskenderun. EPA/ERDEM SAHIN